

LE REVE DE MOHAMMED

Ce soir-là, le vieux cheick Mohammed-ben-Sliman s'assoupit, ainsi qu'il lui arrivait parfois, dans sa salle à manger, peu après qu'il eût achevé sa tasse de kaoua. Mohammed avait une barbe grise, une tête maigre et sèche à peau de parchemin, des yeux creux. Et c'était un de ces vieillards qui, lorsque les Roumis entrent dans les mosquées, les regardent farouchement, sans rien dire, appuyés sur leur bâton et croisés dans leurs bur-nous.

rents," Mohammed ne l'eût pas su dire. Ils avaient des têtes étranges et terribles. Ils ressemblaient un peu à des dogues—comme si, l'animal étant absent de leur pays, toute animalité se fût réfugiée en eux. L'orateur était un des plus laids. Grâce à deux de ses voisins qui parlaient ensemble. Mohammed sut que c'était un astronome et qu'on le nommait Zal. "Voilà donc, poursuivait Zal, à l'aide de quelles lunettes nous sommes parvenus à rapprocher à la distance de quelques pieds la planète autour de qui nous roulons. Et nous assisterons désormais de tout près aux choses de la Terre, avec ceci d'indiscutable que nous distinguerons les plus légers d'entre les mouvements sans percevoir les plus prodigieux d'entre les bruits, et que le spectacle nous sera donné d'une vie dont les manifestations compliquées resteront muettes comme le néant, et d'une grande agitation dans un grand silence. L'homme terrestre, de qui nous soupçonnions seulement l'existence, nous le voyons, et nous l'avons constaté semblable à nous. Or, dès que l'homme terrestre existe, quels spectacles offre aux yeux de nos frères lointains l'astre qu'ils habitent, vous-mêmes le pourriez dire, et vous savez que la Terre est un lieu d'effroi et de merveilles. Ici, d'immenses étendues planes sont occupées par une substance verte, remuée et fuyante éternellement, et qui, sous les fouets des vents, s'échevèle en parcelles blanches. Ces infinités vertes emplissent le cercle entier de la lunette, et la lunette déplacée, se laisse à leur poursuite. Elles sont le royaume de l'informe et de l'inquiet, et d'une vie qui est comme la mort. Nulle part plus de confusion dans plus de solitude, et plus d'agitation pour plus de stérilité. Il semble que chaque point de ces espaces existe d'une existence obscure et rudimentaire, et pareille en tout à celle des points qui l'avoisinent. Et ces surfaces sont désertes absolument. Seules, des formes indistinctes et apparaissent ça et là, comme si des êtres habitaient au-dessous; et de très loin en très loin des machines y courent, montées par des hommes terrestres. Là, d'autres étendues sont peuplées d'êtres qu'une puissance a fait sortir des entrailles mêmes et meurent à la façon des hommes; ils sont monstrueux à ce point qu'ils possèdent quantité de bras, et que ces bras sont recouverts d'une enveloppe formée de beaucoup de petites lames vertes. Inconstants et inébranlables, ces êtres se transforment toujours et ne se déplacent jamais. Nous croyons qu'ils sont sourds et aveugles. Leur pensée est une chose qu'il est à peu près impossible de concevoir. Sans doute, ils sont occupés tout entiers occupés par l'obscur notion des choses souterraines. Rien ne pousse à croire qu'ils aient des mouvements volontaires. Mais quand les vents émeuvent leurs bras, c'est une innumérable agitation et un frémissement indistinct des lames qui les couvrent. L'impression que ces espaces qui chantent produisent sur l'âme des hommes de la Terre, nous n'avons pu l'étudier encore; mais un légitime emploi du raisonnement nous conduit à inférer qu'elle doit être faible. Car les lieux mêmes où ils font leurs demeures sont le siège de plus grandes merveilles, et il nous a été manifeste qu'ils n'y étaient pas sensibles. Les villes de la Terre ne diffèrent pas beaucoup des nôtres. Elles sont seulement moins régulières et moins parfaites. Mais elles ont ceci de singulier que l'homme ne les habite pas seul. Des êtres les partagent avec lui, démons ou génies. Ces êtres ont des formes de prodige éloignées de la sienne et variées entre elles. Beaucoup de ces monstres ont quatre pieds. Il en est de plus grandes que l'homme, qui portent pour lui des fardeaux et traînent des véhicules. Il en est de plus petits, qui sont gracieux et souples, et dont les yeux brillent dans la nuit comme des flammes vertes. De tous également l'homme, il semble, se fait obéir. Ils lui sont pourtant supérieurs en des points, et même à nous. Leur rapidité à courir a quelque chose de divin. Nous sommes tout à fait lourds et gauches auprès d'eux. Ces êtres souffrent et pensent comme l'homme et beaucoup semblent l'aimer. Mais étrangement ils n'ont pas de langage par où ils communiquent avec lui. Car nous voyons les hommes s'approcher les uns des autres, et leurs attitudes indiquent assez qu'ils échanent leurs pensées de même façon que nous. Mais ils n'agissent pas de la sorte avec ces monstres, et il semble au reste que ceux-ci n'ouvrent point leurs bouches pour des paroles continues et liées entre elles, mais pour des cris plutôt et des hurlements. Ainsi, l'homme vit côte à côte avec des génies hurlants et muets dont la pensée lui est un mystère. Ces génies fixent sur lui leurs prunelles et ils se taisent. Il a pu s'en faire obéir, il n'a pas su les pénétrer. Serviteurs familiaux et mystérieux, fantômes mêlés confusément à tous les actes de sa vie, il semble qu'ils le devraient inquiéter comme des témoins vivants et rôtissants de l'éternelle inintelligibilité des choses. Et, si fort que nous tenions compte de l'accoutumance, le fait qu'il les regarde à peine n'est point pour nous inspirer envers lui beaucoup d'estime. Cette inattention devant l'inexpliqué, cette indifférence à l'énigme toute proche, ce sont des signes assurés d'une pensée frivole, tout de suite lassée, inférieure en tous points à ce qu'est la nôtre. Si l'homme terrestre était notre égal, ou bien il aurait compris ses compagnons, ou bien il demeurerait anxieux éternellement de ne les avoir pu comprendre. Il lui suffirait pas de s'en servir pendant leur vie et de s'en nourrir après leur mort—car c'est le chair de certains de ces démons qu'il mange, et non, comme nous faisons, celle de ses pareils. Ainsi, ces hommes se mangent entre eux! Mohammed compréhensif à présent qu'ils eussent ces figures terribles. Une horreur lui vint, et il voulut crier. Mais sa voix mourut dans sa gorge. Et l'effroi qu'il en eut fut si grand qu'il s'éveilla en sursaut. Mohammed s'éveilla en sursaut dans son fauteuil. Son chat était encore à sa droite et son chien à sa gauche. Il les regarda et il se souvint. Et s'étant souvenu, il quitta son fauteuil pour s'aller prosterner devant le mur, à un endroit où une sourate du Kouran était gravée. Et après qu'il se fut prosterné: "Mohammed, murmura-t-il, tu n'aurais point parlé à un sourd. Le songe que tu m'as envoyé, j'entends bien qu'il portait en lui, un enseignement. Je ne m'inquiéterai plus des choses qui sont au loin, je ne lirai plus les livres qui en parlent. Je n'interrogerai plus les Roumis, je ne désirerai plus de voir des merveilles. La présence de bêtes parmi nous est comme le plus troublant des contes de Mille et Une Nuits. Tout est prodige aux yeux attentifs au mystère qui est dans tout. Et, à cause de cela même, les choses qui émeuvent les autres hommes ne leur sauraient causer un instant de surprise. Ils vivent et meurent en un seul lieu et ils ne se soucient point d'en sortir, parce qu'ils savent que rien de ce qu'ils verraient ailleurs ne serait là plus inexplicable et singulier que ce qu'ils voient chaque jour. L'étonnement qu'ils ont de la force inconnue qui est au fond de tout est tel que rien ici-bas ne peut le diminuer ni le grandir. Et voilà comment le cheick Mohammed-ben-Sliman, pour s'être un soir assoupi dans son fauteuil voltairien, et pour y avoir eu un songe inspiré du Prophète, son patron, s'éleva sur ses vieux jours à la sagesse infinie et parfaite, laquelle, ainsi qu'il aimait à l'enseigner par la suite aux adolescents, consistait à la fois à s'étonner de tout et à ne s'étonner de rien.—Jules Tellier.

UN MORT QU'ON ALLAIT INHUMER RESSUSCITE Le cas de l'homme "présument mort" autour de qui s'est joué, avec son déploiement coutumier, la cérémonie des condolances et des funérailles, est un sujet fort prisé des romanciers et des auteurs dramatiques. Les écrivains, il faut le dire, sont incités surtout à exploiter cette veine par un goût manifeste du public qui ne s'amuse jamais autant qu'aux scènes macabres qui lui sont présentées drolatement. Alphonse Allais n'en ignorait rien, qui trouverait certainement dans l'aventure de l'employé de chemin de fer Pierre Hédelin matière à l'une de ces farces énormes où il excellait. Souffrant depuis quelque temps de douleurs étranges, Pierre Hédelin, cinquantenaire encore fort vert, avait dû s'allier lorsque, samedi dernier, sa logeuse le trouva raide et froid sur sa couche, sans que rien dans son état eût pu faire prévoir cette fin prématurée. Elle le tâta de tous côtés: la respiration était arrêtée, le cœur ne battait plus. A n'en pas douter, Hédelin était mort. Elle en douta si peu qu'elle s'en fut aussitôt faire la déclaration du décès à la mairie du dix-septième et pré-vint par télégrammes les parents provinciaux du défunt, lesquels étaient peut-être des légats. Et la veillée funèbre eut lieu, la nuit suivante, fenêtres et portes ouvertes, bougies allumées, devant le drap blanc qui recouvrait la dépouille inerte du malheureux. Le lendemain, les choses allèrent plus loin encore. On commanda le corbillard, le gardien du cimetière fut prévenu et, quand, une demi-heure avant la mise en bière, le médecin de la mairie vint constater le décès... Il trouva derrière la porte de la chambre close un grand diable vigoureux et sain qui s'indignait de toute sa force qu'on l'eût enfermé là. Stupur. Emoi. Le mort n'était pas mort! La famille pleurait d'attendrissement et lui, tout de même, s'étonnant. Enfin, en présence de l'annémié qu'il manifesta, de son ignorance bien avérée des préparatifs posthumes, on se convainquit qu'il avait été frappé de catalepsie. Enfin informé du danger extra-mortel qu'il avait couru, il prit, le premier, le parti d'en sourire, et le drame s'acheva probablement, ce matin de fête, sous la tonnelle fleurie d'une guinguette. La logeuse aussi, autour involontaire et désarmé de l'incident macabre, aura éprouvé le pardon général, ne trouvant pour se justifier que le mot célèbre de Regnard, qui fait rire encore les habitués de la Comédie-Française: "Assés... c'est votre léthargie!"

President de la Societe des Nations



AUGUSTIN EDWARDS. Après un ballot serré, Sénor Augustin Edwards, ministre Chilien près de la Grande Bretagne, a été élu par 44 voix contre 42 président de la Société des Nations.

Nos Moustaches

Bien que la mode pousse les snobs à se raser la lèvre juste au moment où les maîtres d'hôtel et les garçons de café invoquent la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen et rappelant que leurs pères se sont fait tuer pour la liberté et l'égalité, revendiquant hautement leur droit à la moustache, cet attribut masculin est éminemment français. Plus que nous rapporte que les francs ne portaient que la moustache pour paraître plus jeunes et plus énergiques aux yeux de leurs ennemis. Sous Charlemagne, on porta la moustache fournie et épaisse tombant, comme chez les Gaulois, de chaque côté de la bouche, jusqu'à la poitrine. Puis elle disparut complètement pendant plusieurs siècles: ni moustache, ni barbe, des visages glabres. Cependant, sous l'influence espagnole et italienne, la barbe reparut et toute la France l'adopta, à l'exemple de François Ier. Pendant une centaine d'années, jusqu'à la mort d'Henri IV, on ne voit que des hommes barbés. Mais voilà Louis XIII et le triomphe de la moustache, complétée par la barbiche, la "royale": les prélats eux-mêmes, témoins Richelieu et Mazarin, sont à cette mode. Boutteville, dont l'Angély évoque le spectre sanglant dans Marion de Lorme, regrette surtout sa moustache en marchant au supplice et il la frisait avec tant de coquetterie jusqu'au pied de l'échafaud que l'évêque de Nantes qui l'accompagnait pour l'aider à passer le "grand pas", ne put s'empêcher de lui dire: "Vous songez encore au monde! Oubliez le monde, monsieur!" Au temps de Marion de Lorme et des élégances de la place Royale, la moustache était la fière parure masculine, celle du "monde". Elle régna ainsi jusqu'au moment où Mme de Maintenon apparut en souveraine dans la vie de Louis XIV; le Roi-Soleil fit à ses instances le sacrifice de ses très belles moustaches et, comme d'un coup de rasoir, tombèrent comme par enchantement toutes les moustaches du royaume. Bien plus, quand le duc d'Anjou quitta Versailles et la Cour de son grand-père pour aller monter sur le trône d'Espagne, il adapta la mode du visage glabre à Madrid, mais pour un temps qui dura moins que chez nous où la moustache ne reparut conquérante que dans les armées impériales, avec Marat et Lasalle. Après 1815, les commis en nouveauté, que Scribe et Dupin allaient mettre en scène aux Variétés sous le nom de M. Calicot, affectaient la tenue et les allures de revenants de Waterloo; ils portaient fièrement la moustache et la cravache et faisaient sonner des éperons comme les "brigands de la Loire" en demi-solde. Ceux-ci même se fâchèrent, se trouvant ridiculement périodés et il y eut échange de violences et de duels. On pourrait, disait un couplet du vaudeville des Variétés: Se croire dans une caserne En entrant dans un magasin. Mais ces fiers enfants de Bellone Dont les moustaches font peur Ont un comptoir pour champ d'honneur Et pour arme une demi-aune. Ah les moustaches, les voir s'otomper sur sa lèvre, puis s'effiler et se redresser en crocs, c'était hier encore le rêve caréassé par tous les jeunes Français, mais aujourd'hui, comme s'ils n'eussent attendu que de voir les maîtres d'hôtel arborer le fier attribut de leur indépendance, ils croient chez leur coiffeur et s'as-

Un Corps a ete Perdu

Je visitais les domaines du comte de Flaye lorsque M. Larcher, le régisseur, me demanda si je croyais à la force des médiums. La question ne m'eût pas surpris, posée dans un salon parisien, voire la petite ville, à l'heure du thé ou du cigare. Les médiums sont rois sur cette terre tout autant qu'ils régissent dans les régions élevées de l'infiniment petit. Mais dans le plein air du Nivernais, la question m'apparut hors de saison—hors de l'état qui enchantait les beaux domaines où j'allais, délivré de toutes pensées. M. Larcher sortait de son veston un numéro de revue. Elle s'appelait: Les Puissances psychiques. Le régisseur revenait à ses médiums. —Vous qui êtes écrivain, me dit-il, vous avez bien lu le récent ouvrage de Gaerlinck? Aux pages 131-139, le savant rapporte un exemple convaincant de médiumnisme. Cela d'après Les Puissances psychiques, où les faits ont été consignés avec la garantie du docteur Boriz, qui employa le médium. Ces faits se sont passés, dans leur partie essentielle, ici même. J'y ai été môme directement. La voix de M. Larcher décelait une certaine satisfaction. Les raisons de s'intéresser à autre chose qu'aux arbres et aux bêtes n'abondaient pas dans ces domaines où le régisseur vivait depuis autant d'années qu'il en portait. Depuis le premier âge, en effet, puisqu'il naquit d'un père qui déjà régissait les domaines du propre père du comte de Flaye, M. Larcher veillait aux champs. Je devinai que l'aventure dont une revue spécialisée, puis le maître Gaerlinck, avaient consigné la courbe, constituait pour M. Larcher la grande histoire de sa vie. Je ne retardai pas son plaisir de s'exprimer là-dessus. —Un peu avant la guerre, m'entretenait M. Larcher, un après-midi de juillet, on m'informait que le doyen des serviteurs, l'honnête père Bouchard, n'était pas rentré à la ferme depuis le matin. On l'avait vu partir "à sa promenade," comme il disait (car ruiné par l'âge il ne travaillait plus et nous le gardions par une charité toute naturelle), son éternel bâton à la main, et depuis, pas de père Bouchard! Je dis éternel en parlant de son bâton, parce que celui-ci lui servait assez utilement pour qu'il ne s'en séparât jamais. Il ne faisait pas que d'y affermir sa démarche, il lui permettait de débrouiller sa pensée. Si les yeux du vieux homme n'y voyaient guère plus, sa raison y voyait encore moins. Et, soit qu'il soit le mot ne lui vint pas, soit que seule l'idée du chemin à prendre ou du fruit à cueillir lui manquât, il heurtait le carrelage ou la terre de son bâton. Cette fois sans doute le bâton même ne suffisait pas à l'éclairer sur le chemin utile à son retour, puisque notre doyen, à l'ordinaire, empressé de prendre sa place au repas, ne reparaisait point. Vous vous rappelez l'homme qui s'est écarté dans Maria-Chapdelaine. Le père Bouchard s'était écarté, précisément, non bien sûr dans les neiges, mais à travers les neuf cents hectares des domaines. Me m'égarai-je pas moi-même, avant de posséder la complète connaissance de ceux-ci? Incomplète plutôt! Car toujours des coins demeurent ignorés, sur une si ample étendue. La preuve: en dépit des recherches dont je dirigeai l'exécution, notre Joyen restait introuvable... Vraisemblablement mort de son grand âge, à moins que ce fût de faim, le père Bouchard gisait dans une sépulture inconnue. Après deux journées d'incursions détaillées mais infructueuses, l'idée me prit d'en appeler à un ami de mon maître, le Dr Boriz. Je l'avais vu à Paris, pour des affaires concernant le comte de Flaye, et il me parlait volontiers des études, des expériences qu'il consacrait aux forces et aux lois psychiques. Je partis le trouver, dans son cabinet de la rue Monsieur, et je lui contai la disparition du doyen. Les médiums pouvaient-ils me renseigner sur le lieu où reposait le père Bouchard? Il réfléchit, il manda une jeune femme laquelle lui servait de secrétaire, et surtout de sujet. Une passe suffit pour endormir cette jeune femme, de son nom Madeleine Blidah. —Répétez votre récit, me dit le Dr Boriz. Je le répétai. Quand j'eus fini: Madeleine, ordonna le Dr Boriz, un corps a été perdu. Vous le retrouverez. La jeune femme inclina la tête. Assurément elle se débattait parmi mille tracés inutiles. Je perçus qu'elle recommençait nos recherches, mais à une vitesse impossible à réaliser à l'état pratique. Les traits se fatiguaient. Elle fit le geste d'une personne lassée. Le Dr Boriz la révéla. —Merci, Madeleine, et à demain. Elle se retira. Ses traits se détendaient. Elle n'accusait plus la fatigue. —Mon sujet vient de rejeter toutes pistes inutiles, m'expliqua le Dr Boriz. J'ai espoir que demain Madeleine Blidah prendra le chemin qu'il faut. —Vous me fournissez, reprit-il, l'occasion de mettre en lumière les merveilleuses facultés de Madeleine. J'ai obtenu des succès partiels. J'attends une victoire. Le lendemain je revenais. Le sujet endormi à quelque deux cent

trente kilomètres des domaines où il n'avait jamais été, prononça des paroles que je ferai mieux que vous citer de mémoire, le docteur Boriz les ayant sténographiées mot pour mot. Les voici telles que les Puissances psychiques en ont reproduit le procès-verbal. Mon cher monsieur, suivez-moi. Nous reterons l'itinéraire que Madeleine Blidah a établi. Derrière le régisseur je pris le chemin qui part de la ferme attenante aux domaines. Et nous nous dirigeâmes selon la lecture que M. Larcher nous donnait des paroles du médium: L'aube. Le père Bouchard quitte la ferme. Il part "à la promenade" ainsi que chaque jour. Il suit le chemin qui va de la ferme à l'allée des Chênes. Il marche doucement. Il aspire la fraîcheur matinale. Un instant il s'assied, adossé à un chêne. Il se relève. Il gagne la charmille, où des arbres six fois centenaires joignent leurs branches. Il se signe devant la statuette pieuse, dite "Notre-Dame de Flaye," qui a sa niche dans un arbre. Il flâne en bordure de la pièce d'eau, au sortir de la charmille. Il muse devant les prairies. Itinéraire agréable vraiment! Le vieux homme savait choisir sa promenade. Le père Bouchard, continuait de lire M. Larcher d'après le médium, se plait ainsi à passer jusque vers onze heures. A ce moment il pénètre dans la combe, dont les rosiers sauvages encadrent l'entrée. —Prenez garde, me recommanda le régisseur. Ces diables d'épines! Nous écartions les rosiers, lorsqu'un pas se découvrit derrière nous, et un garçonnet apparut. —Monsieur Larcher... dit cet enfant. —Quoi? —Maman me prie de vous demander si vous n'auriez pas vu Auguste. M. Larcher s'impétia. Il lui déplaisait qu'on interrompît sa lecture. —Auguste, ton oncle? Hé! le sais-je, où il est? Allons, file! Je verrai cela plus tard. L'enfant déguerpit. Se tournant vers moi: —Cet Auguste, dit le régisseur, un rien du tout, et qui boit comme un possédé, et qui fainéantise, à un âge où le pauvre père Bouchard, alors solide au travail, mettait du sien pour tenir une ferme! "Le père Bouchard, qui s'affolle, pénètre dans une traverse étroite. Il bute parmi les pierres. Son bâton lui échappe. Il se heurte à un rocher, et il tombe. Le soleil filtre à la faveur d'une échappée, et distille sa chaleur d'éte sur le front découvert du père Bouchard, qui s'endort, qui ne se réveille pas." Nous suivions la traverse. Je dis à l'intendant: —C'est intéressant. Mais croyez-vous utile d'aller plus avant? —Je veux que vous atteigniez à l'endroit précis où était le corps de notre doyen. Car il y était, le médium voyait juste. Je suivis encore M. Larcher, mais à mon contact. Il me paraissait que nous-mêmes nous ne retrouvions pas notre chemin. En outre, l'idée qu'un homme était mort là, m'angoissait, et les dons exceptionnels du médium m'apportaient je ne sais quelle gêne. —Ah!... Mr. Larcher faisait un terrible cri. —Mais je crois voir ce qu'il n'y a plus à voir, dit-il, prenant mon bras, un corps, un autre corps! —Je vois un homme étendu, murmurai-je. Nous nous penchâmes sur cet homme, que l'intendant appelait Auguste. Il dormait d'un sommeil d'ivrogne. Il empestait le vin. —Aussi, s'écria M. Larcher, c'est été trop fort que le sujet du Dr Boriz nous menât aujourd'hui auprès d'un nouveau cadavre. Mais, butori! tu ne sais pas que sans Madeleine Blidah nous ne l'eussions pas découvert! Il ajouta, secouant le misérable: —Et peut-être serais-tu mort, comme le doyen, incapable de reprendre le bon chemin. Nous dûmes transporter cette logne humaine jusqu'à la ferme. M. Larcher ne lui ménageait pas les eclaches dans le dos. —Et je t'obligerai, conclut-il, à envoyer une lettre de remerciements à Mlle Madeleine. Je convins avec lui que le sujet du Dr Boriz, deux fois précieux, méritait non seulement les honneurs de la revue Les Puissances Psychiques, mais aussi la médaille de sauvetage.—Gaston Picard.

LE BONHEUR PASSE VITE —Père, qui passe le plus vite? Est-ce le fleuve? Est-ce le vent? Est-ce l'étoile qui gravite Et s'enflamme en sillon mouvant? Est-ce la nue ou la fumée? L'hironde sifflant dans l'air? La fusée en gerbe allumée? Est-ce la foudre? Est-ce l'éclair? Le torrent? L'ardente avalanche? Le plomb rapide et meurtrier? Le brick gonflant son aile blanche? L'homme penché sur l'étrier? Le sable arraché de la grève? La frêle bulle de savon? Le fil de la Vierge? Le rêve? La feuille morte? Le ballon? —Mon fils, que l'avenir t'écrive Ce savoir doux et douloureux! Non, ce qui passe le plus vite, Enfant, ce sont les jours heureux.